Ami du Clergé du 7 mai 1931

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Ascension. — Le ciel, 257.
Instructions à des collégiens. — XXVIII. La T. S. Vierge, 259. — XXIX. *Ascension :* Le ciel, 261.
Petits prônes. — XXVI. *Ascension :* Jésus au ciel, 264. — XXVII. *Dimanche dans l'Octave :* La bonté, 265.
Aux Enfants de Marie. — LIX. Le mois de mai, 267.
Courtes instructions sur le « Pater. » — VIII. Le pain quotidien, 268.
Le « Salve, Regina. » — I La royauté de la Sainte Vierge, 270.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION

LE CIEL

Mes frères,

Le ciel ! Ces splendeurs infinies où Jésus-Christ est remonté pour toujours au moment de son Ascension, voilà bien le véritable objet de la fête qui nous réunit aujourd'hui dans cette église. Aussi permettez-moi d'entr'ouvrir un instant devant vous les portes éternelles pour vous apprendre par la contemplation de la gloire du Christ et du bonheur de tous les Saints quel sera, je l'espère bien, notre bonheur personnel à tous un jour.

Ce bonheur du ciel, cette félicité inénarrable que ma langue sera évidemment impuissante à vous exprimer dignement, je vais pourtant essayer de vous en donner au moins une idée en méditant pendant quelques instants avec vous la triple occupation en laquelle S. Augustin les résume par ces trois mots : Au ciel nous *verrons,* nous *chanterons* et nous *aimerons* pendant toute l'éternité : *Videbimus, laudabimus, amabimus.*

I

Au ciel d'abord nous *verrons !* Ne vous attendez pas, m. f., à une description, même incomplète, des visions célestes ! S. Paul nous avertit, après le prophète Isaïe, qu'elles sont inimaginables et par conséquent impossibles à exprimer : « L'œil de l'homme, dit-il, n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, ni son cœur n'a rien senti qui puisse donner une idée de ce que Dieu réserve à ceux qui l'auront aimé ici-bas. » (I Cor., II, 9). Cependant la théologie catholique nous enseigne, au sujet du ciel, quelques vérités dont il sera bon de faire notre profit et qui jetteront un peu de jour sur ce ravissant mystère de l'au-delà.

Avant tout, nous verrons *Dieu,* non pas, ajoute encore S. Paul, « comme dans un miroir et d'une façon énigmatique, mais tel qu'il est et face à face » (I Cor., XIII, 12), à la manière de Moïse sur le Sinaï et même bien mieux encore sans doute. Et comme Dieu est le principe, l'exemplaire et la fin de tous les êtres, en voyant Dieu et en le possédant éternellement, nous verrons et nous posséderons tout : non seulement le monde actuel, mais aussi tout l'univers passé, présent et futur s'il y a lieu, ainsi que les mondes célestes et ceux dont nous ignorons très probablement l'existence. Tout nous sera révélé : les obscurités de la science et même celles de la foi disparaîtront pour faire place au complet épanouissement de notre intelligence agrandie et en quelque sorte divinisée.

Ivres alors de bonheur et de gloire, plus heureux que ce savant antique, Archimède, après la mémorable découverte des lois du levier, nous pourrons nous écrier : « *Eurêka,* j'ai trouvé ! » J'ai trouvé la vérité infinie et mon intelligence ne croit plus : elle voit ! « Seigneur, disait le prophète, je serai rassasié quand votre gloire m'apparaîtra. *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* » (Ps. XVI, 15). Nous verrons Dieu dans sa Trinité adorable. Nous verrons l'Incarnation et la Rédemption du Verbe, non plus seulement dans leur réalisation terrestre et mystérieuse, mais dans leur divin principe et leur existence éternelle. Nous verrons notre Mère bien-aimée du ciel, la T. S. Vierge Marie, et c'est sur son cœur maternel que nous goûterons les jouissances ineffables de l'amour divin. Nous verrons les Anges et les Saints, nos frères de la cité céleste, et nous aurons avec eux des conversations sublimes dont l'éternité n'épuisera ni les douceurs ni le sujet.

Quoi encore, m. f.? Nous verrons, ou plutôt nous reverrons là-haut nos parents et nos amis de la terre qui nous auront précédés dans ce lieu du rendez-vous éternel. Et la joie de les retrouver plus heureux qu'ici-bas, et surtout sans séparation possible désormais, séchera pour toujours les larmes que leur mort nous arrachait sur la terre. Là le père retrouvera son fils, l'épouse retrouvera son époux, les enfants reverront leurs parents bien-aimés et la famille dispersée sur la terre se reformera.

Voilà ce que nous verrons là-haut. « *Neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultra.* Il n'y aura plus, nous affirme le texte sacré, de deuil, ni de cris de douleur dans la patrie céleste » (Apoc., XXI, 4), car il n'y aura plus alors ces angoisses terribles, ces morts et ces guerres affreuses qui trop souvent nous accablent ici-bas. Ce seront au contraire des torrents de volupté sainte qui baigneront délicieusement nos âmes, ravies par la contemplation d'indicibles merveilles et par un bonheur qui n'aura pas de fin. « *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* Seigneur, s'écrie le Roi-Prophète, vous enivrerez vos élus du torrent de votre volupté ! » (Ps. XXXV, 9).

Voilà, m. f., ce que les élus et les saints voient au ciel aujourd'hui et ce que nous y verrons nous-mêmes si, comme je l'espère, nous méritons ici-bas par nos vertus d'aller les y rejoindre un jour : *Videbimus.*

II

En second lieu, nous *louerons* Dieu ou plutôt nous chanterons ses louanges. Quand on est heureux on chante et le ciel sera le temple éternel où se feront entendre des concerts spirituels et ineffables

dont les plus beaux de la terre ne sauraient donner même une faible idée. Et ne croyez pas que lorsque je parle de cette musique céleste qui réjouira éternellement les élus, je fasse simplement des suppositions oratoires ou que j'use de figures de rhétorique. Non, m. f., je ne suppose rien et je n'imagine rien qui ne soit réel. Je ne fais qu'ouvrir l'Apocalypse de S. Jean au chapitre XIVe et voici ce que m'y révèle l'Apôtre bien-aimé du Christ, l'Apôtre dont il est dit à plusieurs reprises dans l'Evangile que son témoignage est l'expression de la vérité même :

« J'ai entendu dans le ciel comme le bruit d'une grande voix, d'une immense clameur, semblable au tonnerre des eaux d'un torrent impétueux. Et cette grande clameur entendue était mélodieuse comme un concert de harpistes jouant de leurs harpes. Et debout devant le trône de l'Agneau, ces chantres mystérieux chantaient un cantique nouveau, inconnu de la terre, et personne ne pouvait répéter ce cantique, si ce n'est les élus marqués du sceau de la rédemption. »

Et S. Jean va même jusqu'à nous donner le texte de ce sublime cantique de l'éternité, texte que nous pouvons lire à la fin de l'épître de la fête de la Toussaint : « Oui, bénédiction, gloire, sagesse, actions de grâces, honneur, puissance et force à notre Dieu, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il ! »

Voilà, m. f., quelle sera notre occupation bienheureuse pendant toute l'éternité : chanter la gloire et les louanges de notre Dieu. Puisque c'est la mission des Anges et des Saints, peut-il y en avoir une plus désirable pour nous ?

Mais, allez-vous me dire peut-être, l'éternité étant bien longue puisqu'elle est infinie, nous risquerons de nous lasser de ces mélodies sans fin. — Détrompez-vous. Il n'en est pas des artistes divins de là-haut comme de ceux d'ici-bas ni des concerts célestes comme de ceux de la terre. De ces derniers, quelque parfaits qu'ils soient, on finit toujours par se lasser, tandis que la Sainte Ecriture nous affirme, avec son autorité infaillible, qu'au ciel, pas plus que notre œil ne se fatiguera de voir, notre oreille ne se lassera d'entendre les chœurs angéliques : « *Nec oculus satiabitur visu, nec auris auditu.* » (Eccl., I, 8). Disposons-nous donc, par une vie sainte et féconde en bonnes œuvres, à faire partie un jour des concerts célestes et à aller entonner avec tous les Anges et les Saints l'*Alleluia* éternel.

III

Enfin au ciel nous *aimerons.*

L'amour, ce grand et magnifique mot qu'on profane tant, hélas ! en l'appliquant à peu près exclusivement à de viles jouissances qui n'ont rien de commun avec la véritable notion de l'amour, c'est, entendu dans le bon et le vrai sens du mot, ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans l'homme, puisque c'est ce qui le rapproche le plus de Dieu lui-même. « Dieu est amour, nous dit l'apôtre S. Jean : *Deus caritas est.* » (I Jo., IV, 8). Aimer, en effet, c'est faire trois choses bien belles : *s'égaler, se donner* et *se sacrifier.*

C'est *s'égaler* d'abord, c'est-à-dire mettre son intelligence, son cœur et sa volonté au niveau de l'intelligence, du cœur et de la volonté de l'être qu'on aime. Car, dit un auteur ancien, l'affection doit nous trouver égaux ou nous égaler l'un à l'autre : *Amicitia aut pares invenit, aut facit.*

Pour aimer, en second lieu, il faut *se donner,* car il faut non seulement vouloir d'un sentiment vague, mais encore procurer efficacement autant que possible le bien de l'objet aimé. Pour y parvenir, il faut de l'abnégation. Ainsi on renonce à son propre avantage pour chercher celui d'autrui. On se met au service d'autrui, on se donne.

Enfin, m. f., aimer c'est *se sacrifier,* car l'amour, a-t-on dit, ne vit que de sacrifices et surtout ne se prouve vraiment que par le sacrifice.

Et voilà comment, au ciel, nous aimerons le bon Dieu d'abord et aussi nos frères les élus et les saints.

Evidemment nous ne pouvons pas d'abord aimer Dieu en nous égalant complètement à lui, puisque Dieu est essentiellement un dans son essence et ne peut pas avoir d'égal puisqu'il est infini. Mais Dieu, en nous communiquant sa gloire éternelle et quelques rayons de ses perfections infinies, pourra, lui, nous égaler jusqu'à un certain point à sa divinité. C'est S. Pierre qui nous l'affirme en nous disant que par la grâce, et par conséquent à plus forte raison par la gloire divine, nous devenons jusqu'à un certain degré et par analogie participants de la nature divine : « *Divinæ consortes naturæ.* » (II Petr., I, 4). C'est donc au ciel que se réalisera pour nous pleinement cette merveille dont parle S. Augustin quand il fait dire à l'homme par Dieu lui-même : « Ce n'est pas moi, ton Dieu, qui me changerai en toi, mais c'est toi, pauvre créature humaine, qui seras divinisée et changée en quelque sorte en moi. *Nec tu me in te mutabis, sed tu mutaberis in me* [1]. »

Aimer, c'est encore se donner. Ici-bas, comme nous ne connaissons Dieu qu'imparfaitement et à travers les obscurités de la foi, nous avons quelque peine, et parfois beaucoup de peine à nous donner à lui et à l'aimer véritablement. Dieu est trop souvent pour nous ce *Dieu inconnu* qu'on adorait à Athènes et que S. Paul s'efforça de faire connaître à l'Aréopage. Mais si, malgré tout, nous arrivons, soutenus et éclairés par la foi, à le connaître assez pour le servir et l'aimer ici-bas, il aura pitié de notre ignorance ou de notre tiédeur involontaire et un jour, là-haut, dans son ciel, il se révélera à nous tout-à-coup et entièrement. Oh ! alors ce sera l'éblouissement ineffable. Et quand notre âme, dégagée des voiles terrestres de notre corps, se trouvera face à face avec l'Etre infiniment beau qu'est Dieu, elle se donnera sans réserve et sans fin à cette splendeur éternelle qui l'aura ravie pour toujours.

Enfin aimer, c'est se sacrifier, s'immoler. Sur la terre, les mots *immolation* et *sacrifice* supposent nécessairement l'idée de peine et de douleur. Mais au ciel il ne peut en être de même, et la preuve c'est

[1] Confess., l. VII, ch. X.

que S. Jean nous montre, dans son Apocalypse, l'Agneau de Dieu continuant là-haut, dans le bonheur et dans la gloire éternelle, son immolation d'ici-bas : « *Vidi Agnum tanquam occisum.* » (v, 6). Or il est bien certain, c'est S. Paul qui nous l'affirme, que le Christ ressuscité ne meurt plus et que, par suite, son sacrifice éternel ne saurait être douloureux.

Il en sera de même pour nous, m. f. Si notre amour pour Dieu a dû subir ici-bas des immolations crucifiantes, afin de rester fidèle, au ciel il n'en sera plus ainsi. Nous nous immolerons bien, avec Jésus et comme lui, par un acte éternel d'amour, à la volonté et à la gloire divines, mais cette immolation sera précisément pour nous la source des plus ineffables jouissances. Toutes les mères de la terre nous diront qu'elles éprouvent un bonheur intime, parfois très vif, à souffrir pour leurs enfants, parce qu'elles aiment profondément ces chères petites créatures. Ce sera une jouissance analogue, mais infiniment plus grande et plus complète, que nous éprouverons au ciel en aimant Dieu pour l'éternité. *Amabimus.*

* *

Je m'arrête, m. f., je ne sais si j'ai réussi à vous *balbutier* — car je ne pouvais pas avoir la prétention de vous la décrire complètement — quelque chose de la félicité inénarrable du ciel. Et cependant j'ai ressenti en vous parlant un peu de ce frisson sublime qui emporte les âmes vers Dieu en leur faisant oublier un instant cette terre qui vraiment nous attire trop pour le peu qu'elle vaut. Puissiez-vous avoir éprouvé, vous aussi, ce dédain de la terre et ce désir des splendeurs éternelles ! En cette grande fête qui nous rappelle notre céleste Patrie où Jésus-Christ nous attend, entendez retentir au fond de vos âmes le cri de la mère des Machabées à son plus jeune fils qu'elle voulait préserver de l'apostasie en ce monde et conduire à l'héroïsme du martyre et à la récompense suprême : « *Peto, nate, ut aspicias ad cœlum.* Mon enfant je t'en supplie, regarde le ciel ! » (II Mach., VII, 28). Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

XXVIII

LA TRÈS SAINTE VIERGE

I. — La vie de Marie abonde en contrastes d'où nous devons tirer des leçons. Elle a été à la fois la plus heureuse, la plus douloureuse, la plus triomphante des créatures.

II. — Marie, médiatrice entre Jésus et les hommes et dispensatrice des grâces. Elle a obtenu cette prérogative par l'obéissance et la souffrance surnaturellement acceptée.

III. — Notre-Dame est spécialement la protectrice de la jeunesse, car celle-ci est plus exposée. Marie et S. Jean au Calvaire. Nos devoirs envers la Sainte Vierge : vénération, amour, gratitude, culte spécial.

Mes chers enfants,

Le mois de mai qui vient de s'ouvrir rappelle plus spécialement à notre attention la protectrice que nous avons au ciel, la Vierge Marie, qui règne aussi bien sur nos cœurs que sur la terre et le paradis.

I

Rien de plus étrange — et de plus merveilleux — que la destinée de Notre-Dame. Les contrastes y foisonnent tellement, tant de détresses s'y mêlent à tant de grandeurs, qu'il semble que Dieu ait voulu faire de Marie le symbole de l'humanité sans cesse ballottée entre les angoisses et l'espérance jusqu'à ce qu'elle aborde au port du repos éternel.

La T. S. Vierge était une jeune fille obscure, pauvre, timide sans doute, dans la chaumière paternelle ; mais cette enfant était fille de rois et pouvait faire remonter sa généalogie jusqu'à David, la gloire d'Israël. Elle fut dès l'âge de trois ans consacrée au service du Temple et sa jeunesse se passa sans éclat, ignorée de tous ; mais à l'aube de son adolescence ce fut le Grand Prêtre lui-même qui voulut lui choisir un époux et entoura son entrée dans le monde d'un faste inaccoutumé.

En un jour, mémorable à jamais dans l'histoire du monde, Marie reçut la visite d'un ange qui lui apportait, au nom de l'Eternel, l'offre de la maternité du Christ. Loin de s'exalter dans sa gloire, elle s'enferma aussitôt dans l'humilité et l'obéissance : « Je suis la servante du Seigneur, dit-elle, que la volonté de Dieu soit faite. » Quand la nuit de Noël rayonna sur la terre, elle ne put déposer son enfant que sous le toit d'une étable et dans la paille d'une mangeoire ; mais, dès le matin de l'Epiphanie, elle vit aux genoux de Jésus les rois venus de l'Orient.

Son fils, dès sa naissance, avait suscité la crainte d'Hérode au point que, pour l'arracher au massacre, il avait fallu l'emmener en exil, comme il arrive assez souvent aux fils des grands princes ; et néanmoins, la tempête apaisée, lorsque la Sainte Famille revint à Nazareth, elle y mena l'existence effacée d'un petit ménage d'artisans.

Marie avait participé à toute la jeunesse du Christ et pourtant Jésus ne voulut pas être suivi constamment de sa mère pendant sa mission évangélique. Ainsi privée le plus souvent de voir les miracles, d'entendre la doctrine, de contempler les scènes triomphantes, l'Evangile ne nous la montre près de lui qu'à l'instant de la montée au Calvaire et de la Passion.

Enfin, lorsque Jésus fut remonté dans la splendeur des cieux, Marie demeura longtemps, seule et oubliée sur la terre qui ne vénérait pas encore en elle la Femme à qui elle devait son Sauveur ; et néanmoins, sitôt enlevée par les anges qui l'emportèrent au séjour bienheureux, la T. S. Vierge devint l'objet d'un culte tel qu'il surpasse tout autre, si ce n'est celui-là seul que nous rendons à l'Eternel.

Ces oppositions qui se remarquent durant toute la vie terrestre de Marie, s'offrent encore à nos regards si nous comparons l'humilité de sa vie et la renommée qui a suivi sa mort. Tant qu'elle est demeurée ici-bas, personne, sauf quelques voisins, ne s'est jamais inquiété d'elle, tandis que, depuis son Assomption, aucune louange ne semble assez haute,

assez éclatante pour lui être dignement présentée. Elle siège au plus haut des cieux, auprès de Dieu même ; les anges l'ont proclamée leur Reine, de même que les saints l'ont mise au-dessus d'eux. Et, de loin, la pauvre humanité essaie depuis vingt siècles de joindre ses humbles hommages à ceux du Paradis ; elle se donne tout entière à Notre-Dame ; les rois lui consacrent leurs provinces, les pères lui confient leurs familles, les jeunes filles au cœur pur lui dédient leur virginité. Elle est devenue le symbole de la splendeur la plus haute, de la plus éblouissante sainteté. Elle gouverne l'univers qui l'aime et se prosterne devant elle.

Comprenez-vous maintenant qu'on ait pu, tour à tour, parler avec la même exactitude des mystères de joie, des mystères de douleur, des mystères de gloire qui, à eux tous, composent son histoire ? Choisie dans l'allégresse pour coopérer à la Rédemption du monde en devenant Mère de Dieu, elle fut martyrisée par les douleurs les plus poignantes quand elle s'offrit au Calvaire pour expier les péchés du monde avec le Christ ; mais Dieu, qui est infiniment juste, voulut compenser tant d'abnégation et de mérite en plaçant la Vierge Marie sur le trône le plus élevé d'où le ciel domine nos infimes grandeurs.

II

La dignité de Notre-Dame, dans le ciel, n'a d'égale que sa puissance. Par une faveur absolument unique, Dieu a voulu faire d'elle la dispensatrice des bienfaits qu'il nous accorde sans arrêt. De même que Jésus est le Médiateur souverain qui implore son Père pour les hommes et qui lui présente nos prières, ainsi — dans une mesure plus réduite, mais encore bien considérable — la Sainte Vierge est constituée médiatrice auprès de son Fils. Sa puissance sur le Cœur de Jésus est bien indiquée par la prière que vous aimez à réciter : « Souvenez-vous, ô Vierge Marie, que l'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à vous, imploré vos suffrages et sollicité votre assistance ait été délaissé. » Marie possède une telle influence sur le Fils auquel elle s'est totalement dévouée que le Sauveur ne peut résister à ses supplications et que, lorsqu'elle intercède en faveur d'une âme, elle obtient du Maître suprême ce qu'elle désire.

Par un sentiment d'infinie délicatesse, Jésus aime à faire passer par l'intermédiaire de sa Mère les grâces qu'il nous a méritées par ses souffrances et par sa mort. Ce privilège exceptionnel n'est d'ailleurs pas pour Marie une pure et simple faveur : elle a su le conquérir en employant toute sa vie les deux grands moyens que le Seigneur met à la disposition de tous et sur lesquels il a fondé l'ordre providentiel du monde : la soumission et la souffrance.

L'obéissance est la vertu fondamentale qui nous fait nous conformer à toutes les volontés de Dieu ; ainsi comprise, elle contient toutes les vertus et conduit à la perfection. Quant à la douleur, Dieu en a fait la condition de notre joie future : nous sommes en effet, ici-bas, dans une période d'épreuves. Pour racheter nos fautes anciennes, pour montrer notre énergie pieuse, il est nécessaire que nous ayons à surmonter des obstacles et à supporter des contradictions. C'est en proportion de tout cela que Dieu nous décernera un degré plus ou moins élevé de triomphe.

Or personne ne peut se vanter d'avoir été aussi docile que Marie. Sans doute, la vertu lui était plus facile, puisqu'en prévision de son rôle sacré Dieu l'avait préservée, dès son premier instant, de la tare originelle et des désordres moraux qu'elle entraîne. Il n'en est pas moins vrai que Marie restait une créature libre. Constamment placée, comme nous, entre le mal et le bien, elle gardait la possibilité de choisir. Lorsque nous nous trouvons dans une pareille alternative, il arrive trop de fois — hélas ! — que nous inclinons vers la révolte. La Sainte Vierge, au contraire, n'a jamais, pas même une seconde, dévié de la ligne du devoir. Songez donc à la somme inouïe de mérites que comporte une existence ainsi fidèle, sans une défaillance, sans une aberration, sans la plus petite imperfection ou le moindre défaut. Rien que cela assurerait à Marie une écrasante supériorité sur le reste du genre humain.

Mais il y a autre chose encore. Rien, ici-bas, ne peut se faire de bien et de grand que dans les larmes. Le Messie lui-même n'a pas été exempté de cette règle qui découle du désordre provoqué sur terre par la faute originelle et par les péchés qui se renouvellent quotidiennement. Si Notre-Seigneur nous a sauvés, il a dû payer notre libération au prix des plus cruelles tortures. Or la Sainte Vierge a accepté — et toujours librement — d'unir les mérites de ses expiations douloureuses à la grande expiation du Christ. Dieu le Père a accepté son sacrifice ; il a même proportionné l'épreuve à la grandeur de son âme, c'est-à-dire qu'il l'a multipliée au delà de tout ce que nous pourrions imaginer.

Si l'on ne considérait les choses que du point de vue humain, on serait tenté d'affirmer qu'il n'y a jamais eu, dans notre vallée de larmes, une créature plus malheureuse que Marie. Séparée toute jeune de ses parents pour être enfermée dans les dépendances de la Maison du Seigneur, mariée par raison à un de ses parents lointains qu'elle n'avait pu choisir, pauvre et souffrante à Bethléem, bientôt exilée en Egypte, humble femme d'artisan à Nazareth, demeurée seule après le trépas de Joseph et le départ de Jésus, torturée par les angoisses du Vendredi Saint, solitaire encore jusqu'à sa mort, la Vierge n'a jamais rien goûté des plaisirs et des ivresses de ce monde. Mais c'était ce qu'elle voulait et ce qu'elle avait demandé d'avance, afin de joindre ses souffrances à celles de Jésus-Christ qui rachèteraient le genre humain.

C'est par là qu'elle est parvenue à plaire à Dieu, comme nous pouvons lui plaire nous-mêmes, à la condition d'agir de la façon dont elle agissait. Car il y a bien des manières de se comporter à l'égard de la souffrance : beaucoup essaient de la fuir, certains ne l'accueillent qu'en blasphémant, plusieurs en gémissent, d'autres s'y résignent avec peine. Tous

ceux-là, à des degrés divers, restent en dehors de l'ordre prévu par le Seigneur : ils ne possèdent pas le courage surnaturel qui acquiert des grâces supérieures. Ils sont bien rares, ceux qui recherchent la douleur, qui l'implorent du ciel ou au moins la supportent en esprit d'abnégation sacrée, en union avec le Crucifié. Et ce sont pourtant eux qui, seuls, méritent la récompense. La souffrance reçue de la sorte suppose des vertus innombrables : la foi, l'espérance, l'amour, la piété, la force, la sagesse, et tant d'autres qu'on ne saurait énumérer.

Marie a donc bien mérité d'être actuellement radieuse et puissante. Efforçons-nous de marcher à sa suite et, puisqu'elle veut bien y consentir, utilisons de notre mieux les effets souverains de son pouvoir.

III

L'autorité et la tendresse de Marie rayonnent sur toutes les âmes. Mais si, dans l'immense multitude de ses fils, elle en discerne spécialement quelques-uns et les couvre d'une protection spéciale, ne seraient-ce pas vous, les jeunes, qui seriez ses privilégiés ? Marie est, avant tout, une mère. Or une mère, par un instinct merveilleux, se penche surtout du côté de ceux de ses enfants qui ont le plus besoin d'elle.

Vous êtes à cette période de l'adolescence où l'homme lentement se forme, où se prépare l'avenir qui fixera votre éternité. Voilà pourquoi une guerre invisible, mais ardente et tenace, se livre autour de chacun de vous. D'une part, l'enfer voudrait vous attirer à lui, vous entraîner dans les plaisirs qui pervertissent, vous insuffler les doutes et le scepticisme, vous transformer en auxiliaires condamnés d'avance et qui lui serviraient à perdre d'autres âmes. D'autre part, le ciel s'applique à vous préserver, à vous conserver la foi et l'innocence, à vous élever au-dessus de vous-mêmes, à vous rendre dignes de l'amour divin et du trône qui vous est destiné si vous savez rester fidèles.

Pensez-vous que la Sainte Vierge puisse se désintéresser d'une telle bataille ? Ce serait vraiment la méconnaître. Elle s'intéresse au contraire à votre sort bien plus que vous ne vous y intéressez vous-mêmes. Elle met à votre disposition l'aide de son exemple, l'appui de ses conseils, l'assistance de ses faveurs, l'intercession toujours efficace de ses prières.

Vous avez lu, dans l'Evangile, le récit de cette scène sublime où, tandis que Notre-Seigneur râlait sur sa croix, Marie se tenait auprès de lui, déchirée mais debout. Elle n'était pas seule : l'unique apôtre demeuré fidèle, S. Jean, était héroïquement là, lui aussi, pour compatir aux souffrances du Fils et pour veiller sur la Mère désolée. Soudain, des lèvres desséchées du Christ, un mot tomba : « Mère, voilà votre enfant. — Enfant, voilà ta mère. » Il est unanimement reconnu que par ce testament suprême Jésus léguait à la Sainte Vierge l'humanité tout entière que personnifiait, à cet instant solennel, le disciple saintement dévoué. Mais il n'est pas téméraire de supposer que Jean représentait, d'une façon plus spéciale, la jeunesse chrétienne qui allait bientôt surgir dans l'univers. Il était, en effet, jeune lui-même et il avait toutes les belles qualités de l'adolescence : l'enthousiasme comme le courage, la générosité comme la pureté. C'est pourquoi le Maître l'aimait plus que les autres, le conviait aux scènes les plus intimes de sa vie, à la Transfiguration comme à la grotte de Gethsémani, laissait reposer sa tête sur son Cœur divin lorsqu'il instituait l'Eucharistie à la Cène.

Dans la proportion où vous ressemblerez à S. Jean, vous serez spécialement chéris du Sauveur et particulièrement recommandés par lui à sa Mère. Un tel avantage est au-dessus de toute appréciation. Mais il faut savoir le mériter à force de vaillance et de prières. Il faut encore savoir le reconnaître, car votre ingratitude serait sans bornes si vous demeuriez froids et indifférents à l'égard de la Mère qui pense toujours à vous et veille sans cesse sur vous.

Envers elle, vos obligations sont nombreuses. Vous lui devez d'abord le respect, la vénération sans égale que méritent à la fois son dévouement, ses longues souffrances et sa sublime sainteté. Vous lui devez une reconnaissance spéciale, puisqu'elle vous a adoptés dès ce monde, afin de vous guider plus affectueusement et plus sûrement vers le paradis. Vous lui devez une confiance sans limites, car ses directives sont toujours surnaturellement éclairées et toujours propres à vous indiquer les meilleures décisions. Vous lui devez un culte spécial, que l'Eglise appelle : « culte d'hyperdulie », car elle est placée bien au-dessus de vous et de tous les Saints, et vous ne sauriez vous détourner d'elle sans déplaire au bon Dieu.

Consacrez-vous donc, sans réticences, à la Vierge qui peut vous sauver : remettez entre ses mains votre cœur et votre corps, votre esprit et votre vouloir, vos souffrances et vos beaux rêves, votre vie présente et votre avenir. Vous serez ainsi sûrs de vous-mêmes et, par son aide toute-puissante, vous serez exaucés et sauvés. Ainsi soit-il.

XXIX

Ascension

LE CIEL

Les raisons de l'Ascension : pour le Christ, pour nous.

I. — La vie future : son existence résulte de la spiritualité de l'âme. Son bonheur ou son malheur dépend de notre conduite sur terre.

II. — Le ciel : jouissance pour le corps en récompense de ses souffrances ; jouissances de l'âme : la vision béatifique, la compagnie des anges et des saints.

III. — La promesse du ciel n'est pas indigne de Dieu ni de nous. Nous parviendrons au ciel en pratiquant la justice. La pensée du ciel est un réconfort au milieu des épreuves.

Mes chers enfants,

Une fois sorti du sépulcre, glorieusement ressuscité, le Christ ne devait plus demeurer sur terre. Sa mission parmi nous était accomplie : il avait annoncé

les dogmes nécessaires ; il avait prêché d'exemple, il avait expié nos fautes. Sa présence ici-bas, si heureuse qu'elle pût être pour les hommes, aurait contrecarré l'ordre des choses établi, car Dieu veut qu'ici-bas nous croyions en lui sans le voir, sous la seule garantie de ses affirmations infaillibles, et il nous réserve pour le ciel la joie de le contempler face à face : « *Videmus nunc per speculum in ænigmate, tunc autem facie ad faciem* », ainsi que le dit très justement S. Paul (I Cor., XIII, 12). Si Jésus était resté en ce monde, dans l'état de gloire, la foi n'eût plus été possible : elle aurait été remplacée par l'évidence, qui est un privilège de la vie future. Il fallait, de plus, que Jésus remontât au séjour normal de la Divinité, car il eût été indigne de sa grandeur d'habiter notre misérable univers et de substituer à la cour angélique l'humble escorte de quelques fidèles.

Pourtant le bon Maître ne voulut pas abandonner d'un seul coup ceux qui l'aimaient et qu'il aimait. Pour leur donner la preuve que sa résurrection était certaine, il se fit voir d'eux à plusieurs reprises, il se laissa approcher, il leur parla, partagea même leurs agapes. Mais, au bout de quarante jours, il les amena à sa suite sur la colline des Oliviers, et là, les bénissant une fois encore, il s'éleva lentement vers le ciel et se déroba à leurs yeux. De cela gardons-nous de conclure que le Christ se désintéresserait de nous désormais. Supposer en lui un tel égoïsme serait un véritable blasphème. Il songeait encore aux hommes, lors de son Ascension, et suivant une très ancienne et très belle formule, s'il montait aux cieux, c'était « pour nous y préparer une place. »

I

Nous sommes, en effet, appelés à rejoindre tôt ou tard Notre-Seigneur dans son royaume. Lorsque l'Eternel nous a créés, il n'a pas voulu que nous fussions semblables aux autres êtres matériels vivants qui, faits uniquement pour la terre, retournent, à leur mort, s'absorber dans son sein. En plus de notre corps, il nous a doté d'un élément spirituel, d'une âme qui, en raison de sa nature même, ne peut se décomposer ni, par suite, mourir. Dieu nous a accordé ce privilège qui nous rapproche des anges et de lui-même : celui de ne jamais finir.

Il est bien certain que nous ne persisterons pas toujours dans l'état où nous nous trouvons actuellement. Après les derniers spasmes de l'agonie, notre corps se désagrégera lentement pour se confondre avec la poussière. Mais, sitôt exhalé notre dernier soupir, la partie immatérielle de nous-mêmes se dégagera pour continuer à vivre dans une nouvelle forme d'existence, et cela pour l'éternité.

Là un problème se pose. Cette vie nouvelle qui nous attend, que sera-t-elle pour chacun de nous ? Si elle ne doit apporter à tous les humains, sans distinction, qu'un prolongement infini de leurs fatigues, de leurs souffrances, de leurs désillusions actuelles, on serait enclin à penser qu'il vaudrait mieux pour elle de ne pas exister ; la vie terrestre, pour beaucoup, est assez dure pour qu'on ne souhaite pas la supporter sans fin. Mais une telle rigueur serait peu digne de la bonté infinie de Dieu : écartons donc cette hypothèse.

Si, au contraire, l'autre vie doit être heureuse pour tout le monde, alors, du même coup, disparaissent les fondements de toute morale et de toute justice. Dans le cas où les impies seraient conviés au même sort que les Saints, il ne servirait plus à rien, pratiquement, d'avoir lutté pendant des années et des années afin de demeurer fidèles au Seigneur. Le Très-Haut est trop équitable pour consacrer une anomalie aussi choquante. Et voilà donc encore une hypothèse inadmissible.

Que reste-t-il donc ? La vérité. La sagesse divine qui concilie les deux extrêmes, sauvegarde à la fois la justice et la miséricorde, les droits de Dieu et notre liberté. Notre avenir immortel sera exactement tel que nous l'aurons nous-mêmes voulu. Rebelles, nous serons châtiés impitoyablement dans les feux vengeurs de l'enfer. Mais si, au contraire, comme Dieu le désire et comme il nous y aide, nous sommes dociles, vertueux, justes et saints en ce monde, alors les promesses du Messie se réaliseront magnifiquement en nous. La Providence a de tout temps disposé un endroit où toutes les félicités et toutes les splendeurs deviendront notre partage ; pour une durée sans fin, nous serons les privilégiés du Très-Haut.

II

Mais en quoi consiste-t-il donc, ce ciel que le Christ nous propose et que nous appelons de tous nos vœux ? Il consiste en une somme infinie de jouissances dont la plus minime dépasse infiniment tout ce que nous pouvons imaginer.

Il y a d'abord celle de toutes nos puissances physiques et morales. Puisque nos plus médiocres organes auront concouru à exécuter les ordres divins que leur aura transmis notre volonté, il est juste que ces modestes ouvriers soient rétribués de leur peine. Le corps, sans doute, ne s'est pas déterminé de lui-même à se conformer aux lois célestes, à jeûner, à se mortifier, à se fatiguer, à souffrir. Mais c'est tout de même lui qui aura porté le fardeau des énergiques décisions prises par notre âme. Il doit donc être récompensé, lui aussi. Pas immédiatement toutefois. Même dans le domaine du ciel, il y a une période transitoire qui s'étendra jusqu'à la fin du monde et pendant laquelle notre chair demeurera dans la tombe tandis que notre âme seule jouira de la vue de Dieu. Mais à partir du jugement dernier, nos corps, reconstitués par la toute-puissance divine, recevront une existence nouvelle, exempte de toute douleur comme de toute imperfection, et seront doués de qualités préternaturelles dont nous ne pouvons imaginer la splendeur.

Dès l'instant de notre accession au paradis, notre âme possédera, dans un degré proportionné à ses mérites, les faveurs que Dieu réserve à ses élus. Notre intelligence s'épanouira à la nette compréhension des mystères dont nous ignorons ici-bas l'attrait. Notre volonté, conforme en tout à celle du souverain Maître, se réjouira du règne de Dieu ;

notre cœur vibrera sans cesse sous les effluves de l'immortel Amour. Notre existence sera intimement mêlée à l'existence de Dieu.

Et voilà le suprême sommet de la béatitude : vivre avec Dieu, pour Dieu, en Dieu. En ce monde où la piété nous est parfois si pénible, où — avouons-le à notre honte — nous considérons comme une charge d'avoir à nous unir à Dieu, nous ne pouvons nous faire une idée du bonheur que nous éprouverons à sentir qu'il est notre tout. Pourquoi cela ? Toujours parce que nos facultés, emprisonnées dans la gangue de notre chair, n'arrivent pas à saisir cette Beauté incomparable, cette éblouissante Vérité, ce Bien absolu qu'est l'Eternel. Mais puisque le Seigneur lui-même nous atteste que notre intimité avec lui doit nous assurer le maximum du bonheur, nous sommes bien tenus de le croire et nous sommes fondés à espérer, avec la plus complète confiance, en la promesse qu'il a daigné nous faire.

L'extase sans fin sera donc le plus précieux de nos avantages. Cela ne nous empêchera pas de profiter de bienfaits qui, pour être secondaires, n'en dépassent pas moins, immensément, tout ce qui aura pu nous rendre heureux sur terre. Le Dieu qui ne sait punir qu'avec justice, récompense au delà de toute mesure. Il le prouve bien en se promettant lui-même à nous comme le terme où nous devons aspirer. Mais il pousse la délicatesse jusqu'à environner ce ravissement idéal d'autres attentions touchantes qui sont comme — si l'on ose dire — les superfluités du paradis.

Ne vous est-il jamais arrivé, quand vous vous trouviez en relation avec des personnalités particulièrement illustres ou spécialement sympathiques, d'éprouver un mouvement d'orgueil légitime ou de bien-être ? Ce plaisir-là ne manquera pas à votre immortel destin. Là-haut, nous serons perpétuellement en contact avec les êtres les plus remarquables que le Seigneur ait produits. Il nous sera permis de fréquenter la radieuse Sainte Vierge. Oh ! comme nous aurions voulu la suivre sur les routes qui l'ont menée de Bethléem en Egypte, de Nazareth jusqu'au Golgotha ! Eh bien, au ciel, la Reine triomphante ne dédaignera pas de nous sourire. Les anges, ces grands frères aînés des hommes, qui nous dépassent de toute la hauteur de leur intelligence puissante et de leur innocence immaculée, nous enivreront de leurs harmonies. Et près d'eux nous rencontrerons l'élite la plus admirable du genre humain. Les apôtres et les disciples, les grands pontifes et les saints pasteurs, les martyrs et les vierges, les confesseurs de tout rang, formeront la société où nous serons admis à prendre place.

Imaginez donc ce que l'on peut ressentir à rencontrer un Thomas d'Aquin ou un Ignace de Loyola, un S. Louis ou une Ste Agnès, une Thérèse de l'Enfant-Jésus ou un Vincent de Paul. Tout cela nous sera permis. Les grands canonisés à l'auréole resplendissante se mêleront aux humbles inconnus que nous sommes.

Mais, pour sublimes que puissent être de pareilles satisfactions, elles passeront au second rang par rapport au Bien ineffable qui nous envahira entièrement. Laissez-moi vous le redire encore, afin que cela ne sorte jamais de votre mémoire ni de votre cœur : l'essence du ciel, c'est la communion avec l'Eternel. Voir Dieu, aimer Dieu, vivre en Dieu, tel est le sort incomparable que Dieu même vous assigne, à condition que vous le vouliez mériter.

III

Car voici le côté pratique de la question. Ce firmament où tendent tous nos rêves, n'ouvre pas indistinctement ses portes d'or à toutes les âmes qui montent de la terre. Il y a de pauvres aveugles qui se désespéreront un jour, après leur trépas, de n'avoir pas fait le nécessaire pour atteindre aux palmes et aux couronnes. Dieu fasse, mes enfants, que vous n'ayez jamais l'abominable regret de vous trouver parmi eux.

Certains esprits qui croient s'affirmer supérieurs en critiquant tout, même le bon Dieu, ont eu l'étrange scrupule de se scandaliser en considérant qu'il réserve son ciel comme une rémunération des bonnes œuvres accomplies. D'après eux, un tel pacte dégraderait l'homme et la vertu elle-même. Par le fait que le Maître nous dit : « Si tu fais le mal, tu seras puni ; si tu fais le bien, tu seras récompensé », il transformerait en un marché honteux la libre exécution de nos devoirs et nous réduirait ainsi à une sorte d'esclavage moral.

Eh bien, non, ce n'est pas un marché que Dieu nous propose. La rémunération du ciel n'a aucun point de ressemblance avec un commerce : le marché, en effet, supposerait une certaine égalité, ou tout au moins une certaine proportion entre la valeur qui est apportée : notre mérite, et la valeur qui est offerte en échange : l'éternité. Or cette proportion n'existe pas, cette parité encore moins. Quels que puissent être nos mérites, ils seront toujours séparés de leur récompense par la distance infranchissable qu'il y a entre la terre et le ciel. La récompense est donc un don gracieux que l'Eternel nous accorde parce qu'il est bienveillant. Il aurait pu, tout aussi bien, nous contraindre à lui obéir sans nous assigner de compensation aucune et, si nous pouvons produire quelques titres à l'obtention du paradis, c'est seulement parce que, dans sa tendresse, il a voulu librement s'engager à l'ouvrir à ses saints.

Remarquons, en outre, que si nous menons une vie juste et pieuse, ce n'est pas seulement dans le but d'en être dédommagé plus tard par les jouissances de l'autre vie ; c'est, maintes fois, dans une pensée encore plus noble et plus désintéressée : par pur amour pour Dieu. Cette simple observation suffit à faire crouler l'objection de nos adversaires.

Il reste donc bien établi que nous pouvons, sans déchoir, faire tous nos efforts pour gagner notre part de paradis. Comment arriverons-nous à ce résultat si enviable ? En étudiant la règle divine et en l'observant avec un soin jaloux ; en accomplissant le précepte qui résume l'ensemble de la Loi : « Tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses et le

prochain comme toi-même pour l'amour de Dieu. » La pratique de cette seule maxime suffirait à nous rendre dignes des plus hautes situations célestes. Si on la comprend bien, en effet, et si on exécute rigoureusement tout ce qu'elle indique, on doit s'abstenir de toute faute, même la plus vénielle, et s'exercer à toutes les vertus, même les plus héroïques. Or c'est ainsi que se gagne le ciel.

Cela, de prime abord, peut paraître pénible à quelques âmes timorées. Mais si, d'après le vieux proverbe, sur terre « rien ne se fait sans peine », à plus forte raison faut-il déployer des efforts pour acquérir l'inestimable trésor que l'on nomme la joie parfaite et la possession de Dieu. Le ciel indescriptible et magnifique, le ciel qui jamais ne doit disparaître, ce ciel est le prix de votre fidélité au devoir quotidien. La sainteté est la clé d'or qui ouvre les portiques de gloire. Et si la sainteté est accessible à toute âme venant en ce monde, elle n'est acquise que par celles qui savent souffrir, lutter et vaincre.

Dans les moments troublés où nous serions tentés de ployer sous le fardeau des épreuves, rappelons-nous, pour nous raffermir, cette vérité capitale. Nos peines, ici-bas, ne seront jamais infructueuses puisque, si nous les supportons chrétiennement, elles deviendront pour nous autant de titres au bonheur éternel. Que notre confiance soit donc assurée : la foi nous montre le ciel s'entr'ouvrant au-dessus de nos têtes, l'espérance nous affirme que nous pouvons, grâce à Dieu, y prétendre. Dieu veuille que ces deux vertus réunies nous soutiennent toujours et nous guident !

C'est là-haut que nous trouverons la compensation aux injustices humaines, la consolation des pleurs jadis versés, le laurier qui couronnera nos victoires. C'est là-haut surtout que Dieu se révélera à notre âme et nous embrasera de ses flammes d'amour. Une pareille perspective n'est-elle pas de nature à nous faire ardemment désirer le ciel et à décupler le courage pieux que nous déploierons persévéramment pour y parvenir ? Ainsi soit-il.

PETITS PRONES

XXVI

Ascension

JÉSUS AU CIEL

Quel dut être le saisissement des Apôtres quand ils virent leur Maître monter ainsi au ciel ! Ils le suivent des yeux jusqu'à ce qu'un nuage le dérobe à leurs regards. Ils ont beau continuer à fixer cette nuée dans l'espoir de le revoir encore un peu ; c'est en vain qu'ils s'obstinent à interroger le ciel ; le ciel garde son secret.

Ce secret, m. f., la fête d'aujourd'hui nous le révèle ; aidés et éclairés par la foi, pénétrons dans le mystère de l'éternité où le Christ à jamais vainqueur triomphe, intercède et couronne ceux qui lui ont été fidèles.

I

C'était quelques mois après la Pentecôte ; l'Eglise naissante avait déjà fait de nombreuses recrues, et parmi elles, un jeune homme nommé Etienne, rempli de la grâce de Dieu, qui accomplissait parmi le peuple de nombreux et éclatants prodiges. Ceux qui voulaient le confondre, vaincus par la sagesse et la force de sa parole, subornent de faux témoins et le traduisent devant le tribunal des Anciens. C'est mettre Etienne à même de professer et de défendre sa foi, et il le fait si victorieusement que ses ennemis, disent les Actes des Apôtres, rageaient dans leurs cœurs et grinçaient des dents contre lui ; tout à coup, ils l'aperçoivent qui lève les yeux au ciel ; une vision miraculeuse illumine son regard ; il s'écrie : « Voici que je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'Homme debout à la droite de Dieu ! » (Act., VII, 55).

La voilà donc accomplie, la fameuse prophétie de David que les Juifs connaissaient bien : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siégez à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. » (Ps. CIX, 1).

C'en est fait. Notre misérable humanité, déchue de tous ses droits par la révolte d'Adam, est réhabilitée par l'obéissance de l'Homme-Dieu. Jésus, lui rouvrant les portes du paradis, l'a placée sur un trône de gloire qui domine tous ceux des anges les plus lumineux. A sa suite, l'innombrable foule des patriarches, des prophètes, de tous les justes des siècles passés, prend possession du bonheur éternel, et tout ce cortège fait retentir sur son passage l'Hosanna d'un triomphe qui ne doit jamais finir.

Où est-il, cet homme qui avait consenti à être le jouet de la soldatesque de Pilate et de la valetaille de Caïphe ? cet homme qu'on abreuvait d'insultes, de moqueries et d'outrages, sur les épaules duquel on avait jeté par dérision un haillon de pourpre, sur sa tête une couronne d'épines, dans sa main un sceptre de roseau ? cette loque humaine qu'on poussait sur le chemin du supplice et qui trébuchait à chaque pas ? Où est-il ?

Voyez-le maintenant, vous tous qui l'avez bafoué, injurié, maltraité et crucifié entre deux scélérats ! Il est maintenant sur un trône éclatant que surpasse seul celui de Dieu même ; il tient dans ses mains le sceptre du monde ; ses plaies lancent des rayons de lumière ; il a pour sa cour tous les Saints de l'ancienne et de la nouvelle Loi, et les anges mettent leur joie à accomplir ses ordres.

C'est le Roi immortel des siècles, dont le règne, comme l'avait annoncé l'archange Gabriel, n'aura plus jamais de fin ; c'est le vainqueur du péché, de la mort et du démon ; à son seul nom tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers ; c'est le souverain qu'on sert, qu'on aime et qu'on adore, pour qui l'on vit et pour qui l'on meurt. C'est Jésus !

II

Celui qui, quelques instants après la Cène, nous a appelés ses petits enfants, dont le passage sur la terre a toujours été marqué par des bienfaits qu'il

répandait à pleines mains comme une semence du ciel, qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, dans un supplice dont la seule pensée fait frémir, celui-là va-t-il, une fois mis en possession de sa gloire éternelle, ne plus s'occuper de nous ?

Il le pourrait, puisqu'il nous a laissé son Eglise qui continue son œuvre et à laquelle il a légué tous ses pouvoirs. Qu'est-il besoin qu'il intervienne encore pour nous sauver ? N'a-t-il pas assez fait ?

Comme ce serait mal le connaître que de penser cela ! Non, non ! Il ne peut pas en être ainsi, et c'est pour nous rassurer sur ce point qu'il a dit à ses Apôtres, attristés par l'annonce de son prochain départ : « *Non relinquam vos orphanos*. Je ne vous laisserai pas orphelins. » Comme l'a dit un saint Père, il est tout entier à notre service. De même qu'il est né, qu'il a vécu, qu'il est mort pour nous. de même il triomphe pour nous, et ce n'est pas là le côté le moins consolant de cette fête que de savoir qu'au ciel, au milieu de toute sa gloire, il ne cesse pas de nous aimer et de nous aider de tout son cœur et de toutes ses forces.

Ecoutons S. Paul nous dire avec une assurance aussi complète que possible : « Qui donc pourrait nous condamner quand le Christ Jésus qui est mort, qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu, intercède pour nous ? » (Rom., VIII, 34).

Et dans un autre passage : « Le Christ éternel possède un sacerdoce qui ne finira jamais ; c'est pourquoi il peut toujours sauver ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant pour intercéder pour nous. » (Hebr., VII, 24-25).

Ainsi donc, du haut de son trône céleste, Jésus ne cesse pas de s'intéresser à ses enfants de la terre. Pas seulement à son Eglise dont il suit les efforts et les luttes, mais aussi à chacun de nous. Il voit aussi bien les pasteurs que les fidèles. Il nous voit prier, travailler et souffrir. Il voit nos épreuves et nos tentations. Il voit le père et la mère de famille dans leur sollicitude pour leurs enfants. Il voit l'ouvrier et l'ouvrière qui peinent à la tâche. Il voit tout cela, et il prie pour nous.

Nos fautes elles-mêmes ne sauraient le décourager. L'apôtre S. Jean n'a-t-il pas écrit : « Si quelqu'un de nous a péché, nous avons pour avocat auprès de Dieu le Père, Jésus-Christ, le Saint des Saints, qui est la victime d'expiation pour nos péchés. » (I Jo., II, 1).

Ah ! qu'elle doit être puissante, cette supplication de Jésus au ciel, pour nous ! Quand il était sur la terre, le Christ disait déjà : « Père, je sais que vous m'écoutez toujours. » (Jo., XI, 41). N'est-il pas encore plus écouté, à présent qu'il peut montrer à Dieu ses blessures reçues pour lui obéir? Et n'est-ce pas pour nous un motif de confiance souveraine de savoir qu'à n'importe quel moment la prière invincible de notre Sauveur nous aide et nous défend ?

III

Je l'ai dit tout à l'heure, le triomphe de notre Maître au ciel est aussi le nôtre. Cette vérité nous apparaîtra encore davantage quand nous aurons vu qu'il est là-haut, non seulement pour protéger par sa prière ses bons serviteurs, mais aussi pour les couronner.

Que de fois il l'a dit pendant sa vie mortelle ! Rappelez-vous cette parabole des talents, où les serviteurs fidèles entrent dans la joie de leur maître. Et cette promesse faite aux Apôtres : « Je vous prépare un royaume comme mon Père me l'a préparé. » (Luc, XXII, 29). Et ces paroles dites après la Cène : « Mes petits enfants, je n'ai plus que peu de temps à être avec vous. Je vais vous préparer une place. Et après que je m'en serai allé et que je vous aurai préparé une place, je reviendrai et vous prendrai avec moi, afin que vous soyez là où je suis. » (Jo., XIV, 2-3).

Que signifient ces paroles, sinon une volonté de nous accueillir au ciel pour nous faire partager sa gloire et son bonheur ? N'est-il pas venu sur la terre pour nous sauver ? N'est-ce pas pour cela qu'il a donné tout son sang ?

Oh ! qu'il doit être heureux, le cœur de notre Maître, quand il nous voit faire ici-bas si peu que ce soit qui soit digne de récompense ! Avec quelle joie il inscrit nos moindres efforts et nos moindres progrès dans le Livre de vie ! Et si les anges du ciel se réjouissent quand un pécheur se convertit, est-ce qu'il ne les invite pas à s'unir à son bonheur quand une âme fidèle vient recevoir de ses mains la couronne des élus ? La voilà donc à jamais sauvée, cette âme qu'il a aimée, pour laquelle il a tant prié, qu'il a lavée dans son sang ! La voilà maintenant échappée aux embûches de l'enfer ! La voilà qui se donne pour toujours à son Dieu qui se donne pour toujours à elle et qui lui rend au centuple tout ce qu'elle a pu faire pour lui !

* *

Ainsi, depuis l'Ascension, c'est un courant de salut qui, parti de la terre, se perd dans l'océan de l'éternité. Des âmes saintes, par milliers et par milliers, suivent les traces de leur Maître et vont le rejoindre au ciel. C'est l'Eglise triomphante qui augmente ainsi chaque jour le nombre de ses élus. Ainsi se trouve réalisée la parole de Jésus : « Si quelqu'un est mon serviteur, qu'il me suive, et où je suis, là aussi sera mon serviteur. Celui qui m'aura servi, mon Père le glorifiera. » (Jo., XII, 26). Puissions-nous tous être du nombre de ceux-là ! Ainsi soit-il.

XXVII

Dimanche dans l'Octave de l'Ascension

LA BONTÉ

« Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, a écrit Bossuet, il y mit premièrement la bonté ». Au spectacle que trop souvent nous donne le monde, nous serions fortement enclins à croire ou que l'illustre évêque s'est grossièrement trompé, ou au moins, s'il a dit vrai, que l'œuvre du Créateur est étrangement dégénérée. Qui n'a pas eu à se plaindre des mauvais procédés de ses semblables ? Qui n'a pas été

victime de l'envie et de la jalousie ? Qui a vu autrui s'affliger de ses malheurs et se réjouir de son bonheur ? Qui peut affirmer qu'autrui a eu à son égard ces dispositions du cœur, ces sentiments que peut-être exprimaient les paroles ? Qui, ayant commis une faute, a éprouvé l'indulgence des hommes, ou, étant dans le malheur, leur pitié ? Qui a toujours rencontré de la part de ses frères un dévouement complet et inaltérable ?

Cela s'est vu sans doute, cela se voit encore, grâce à Dieu, et je ne veux rien exagérer. Mais est-ce exagérer que d'affirmer que les exemples contraires sont les plus nombreux, et que peu d'hommes sont complètement bons et cela à l'égard de tous ?

C'est cependant une vertu de premier ordre que la bonté, la première des vertus, l'unique vertu, au dire de certains moralistes qui exagèrent sans doute, mais indiquent par là même de quelle importance est la bonté. Tâchons, à notre tour, de nous en convaincre, après avoir entendu tout à l'heure, dans l'épître, les exhortations de S. Pierre à la charité fraternelle.

I

En quoi consiste la bonté ? Elle nous porte d'abord à croire le bien. Elle n'essaie pas de nier ce qu'elle entend dire d'avantageux à l'égard du prochain, d'atténuer ses succès, de discréditer ses œuvres, d'émettre des doutes sur l'honorabilité de sa conduite. Même l'intention, elle a soin de l'estimer bonne ; entre plusieurs interprétations de la conduite d'autrui, elle saura toujours choisir la plus favorable.

La bonté porte celui qui la possède non seulement à croire le bien, mais encore à le faire. Elle crée à l'âme un besoin de rendre service à autrui, de le tirer d'embarras, de lui éviter des ennuis, de le défendre dans ses biens, dans sa réputation, dans son honneur, de contribuer à sa prospérité et à son avancement. La bonté s'occupe du corps : elle se plaît à faire l'aumône, à secourir les affligés, à donner aux pauvres la nourriture, le vêtement, le travail à ceux qui en manquent, des remèdes aux malades. Elle s'occupe de l'âme : elle a pitié des ignorants et aime à les instruire ou à les faire instruire ; elle a pitié de ceux qui sont privés de secours religieux et sait les leur assurer ; elle sait donner une recommandation à ceux qui sont sans appui, des conseils à ceux qui sont aux prises avec les difficultés de la vie ; elle compatit aux douleurs et s'associe aux joies d'autrui. Et si elle est vraiment bonté, c'est-à-dire si elle prend son principe dans la grâce, elle s'exercera en faveur des œuvres pies, des besoins de l'Eglise et de la paroisse, et pour l'extension du règne de Dieu elle fera proportionnellement tout ce qu'elle fait pour le prochain.

Elle sera indulgente à autrui, et d'une condescendance admirable pour les méchants. Si on l'accuse alors de faiblesse, si certains esprits, qui n'aspirent qu'à des répressions sans merci, lui reprochent et sa droiture de sentiment et son dévouement et sa pitié à l'égard de ceux qui tombent, qui errent dans la foi ou la conduite, elle dira pour excuse ce que S. Augustin écrivait aux Manichéens : « Que ceux-là sévissent contre vous qui ne savent pas avec quel labeur la vérité se découvre, et combien péniblement on échappe à l'erreur. Que ceux-là sévissent contre vous, qui ne savent pas par quels soupirs et quels gémissements il arrive qu'on comprend Dieu tant soit peu, que n'a jamais trompés l'erreur qui vous trompe. Que ceux-là sévissent contre vous, qui ne savent pas combien il est rare et difficile de vaincre les fantômes du corps par la sérénité d'une pieuse intelligence. »

Elle répétera encore avec le même Docteur ces paroles qu'il est bon de rappeler, car elles valent pour tous les temps et dans toutes les circonstances : « Nous n'approuvons nullement les fautes dont nous voulons qu'on se corrige, et ce n'est pas parce que le mal nous plaît que nous réclamons l'indulgence pour le mal. Mais nous avons pitié du criminel, tout en détestant le crime. Plus nous haïssons le vice, moins nous voulons que les vicieux périssent avant de s'être amendés. Il est commun et naturel de haïr les méchants ; mais c'est chose rare et pieuse de les aimer, parce qu'ils sont hommes, de telle sorte que, dans la même personne, nous blâmions la faute et relevions la nature humaine. Poursuivre le crime et vouloir en délivrer le criminel, ce n'est pas s'engager dans le lien de l'iniquité, mais dans le lien de l'humanité... Nous n'avons en vue, nous ne voulons que ce qui est bien, la mansuétude, qui fait aimer la parole de vérité. »

Sans doute, il y faut de la mesure, et il est vrai de la bonté, comme de la plupart des vertus, qu'elle consiste dans un juste milieu. Elle a donc des bornes qu'elle ne doit pas dépasser. Autrement elle serait excessive et tournerait à ce que nos pères appelaient du nom de débonnaireté. Non, il ne faut pas être débonnaire ; il faut être bon, mais aussi il faut être juste, ferme ; il faut modérer la bonté par la justice et tempérer la justice par la bonté. Il faut qu'à l'égard de tous nous prenions pour règle celle de Mgr Gerbet à l'égard de son peuple : « Aimer d'un amour si vrai qu'on sache, s'il le faut parfois, se résigner à être sévère ; mais alors faire en sorte que la bonté soit la seconde moitié de la justice. Nous ne sommes, ajoutait-il, devenus la tête que pour devenir aussi le cœur. »

II

La bonté ainsi entendue et pratiquée aura d'immenses résultats.

Le premier sera de nous grandir, de nous ennoblir. « Ce n'est, disait le P. Lacordaire, ni le génie, ni la gloire, ni l'amour qui mesurent l'élévation de notre âme : c'est la bonté. »

Oui, la bonté fait notre âme grande, car elle ne peut aller sans un cortège d'autres vertus. On ne peut être bon quand on est égoïste ; on ne peut être bon sans abnégation, sans renoncement, sans privations ; on ne peut être bon sans s'élever au-dessus des mesquins intérêts de ce monde, sans monter plus haut que la terre, sans voir, par delà les hommes qui souvent ne paient la bonté que d'ingratitude, le Dieu qui seul nous récompensera.

La bonté recevra même sa récompense ici-bas ; et

si elle rencontre des ingrats, elle rencontrera plus que d'autres qualités la reconnaissance, l'attachement et l'affection. « La beauté plaît, l'esprit amuse, la bonté seule attache. »

Mais surtout, m. f., la bonté nous fait ressembler à Dieu. N'est-ce point là, en effet, ce qui caractérise le Dieu des chrétiens ? Oui, lui aussi est premièrement bon, nous l'appelons nous-mêmes « le bon Dieu » ; il a envoyé son Fils comme la suprême manifestation de sa bonté, et cette bonté, ne nous l'a-t-il pas montrée comme le modèle de la nôtre, quand il a dit : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste est miséricordieux » ? C'est donc par là que nous lui devons ressembler ; c'est par là que nous devons nous efforcer d'obtenir de lui la récompense éternelle.

Mais pour que la bonté obtienne de si magnifiques résultats, elle doit être autre chose qu'une inclination de la nature, elle doit procéder d'une autre source que de notre sensibilité, que de la partie affective de nous-mêmes. Elle doit être, je le disais au début, une vertu surnaturelle, un fruit de la grâce, fruit bien doux, fruit suave, fruit au délicieux parfum, mais que l'homme ne saurait cueillir que sur l'arbre de la Croix où la Bonté même est suspendue. Et ceci me rappelle ce mot du cardinal Pierre à Simon de Montfort : « Tu auras la force, tu auras la puissance, tu auras la richesse, mais pour la bonté, c'est un don de Dieu, tu ne l'auras pas. »

Oui, m. f., la bonté est un don de Dieu, c'est donc à Dieu qu'il nous la faut demander. Et cette vertu est trop belle, trop captivante, trop nécessaire pour que nous manquions à cette obligation, pour que nous n'en fassions pas l'un des objets de nos prières quotidiennes. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

LIX

LE MOIS DE MAI

C'est toujours avec bonheur qu'une enfant de Marie voit revenir le mois de mai.

I

Il a été consacré à la Reine des Anges, parce qu'il est le beau mois de l'année. A cette saison, le ciel est plus pur, le soleil plus radieux, la nature revêt alors un aspect enchanteur, une vie nouvelle, et se pare de toutes les couleurs. Tandis que les arbres se couronnent de feuillage et que l'abeille commence à butiner, le laboureur reprend sa vie active au dehors. Le mois de mai se confond avec la renaissance des choses et, en face de ce spectacle admirable, notre âme monte d'elle-même vers Celui qui a jeté sur la terre une telle profusion de vie et de beautés, nos cœurs sont mieux disposés à prier.

Dans ce mois virginal, pour traduire vos sentiments de piété envers Marie, vous aimerez à charger son autel de fleurs, de guirlandes faites de toutes les fleurs des bois et des champs. Une fleur est une des choses les plus délicates qui soient sorties de la main de Dieu ; elle reflète son image tout comme la voûte du ciel. On ne peut pas étudier une fleur sans s'élever jusqu'à lui, sans avoir pour lui un sentiment d'admiration. Dans les parfums comme dans l'éclat d'une fleur, Dieu a mis un reflet de ses merveilles et de sa pureté, et il n'est pas d'hommage extérieur qui plaise autant à la Sainte Vierge, rose mystique, lis d'innocence.

Vous aimerez à faire briller devant son image bénie quelques lumières. C'est une coutume louable et qu'un certain nombre de familles gardent fidèlement comme une tradition. Cette lumière, elle aussi, est une marque de piété filiale, un nouvel hommage dont la Sainte Vierge est jalouse. En brillant, elle lui parle de nous à sa façon, elle éveille dans son cœur un sentiment de tendresse à notre égard. Pas plus que le verre d'eau froide, elle ne restera sans récompense dans le séjour des éternelles splendeurs.

II

Toutefois ces offrandes diverses ne sont qu'un symbole : la Sainte Vierge nous demande surtout de l'honorer par un vrai culte. Sans doute, on peut en tout temps l'invoquer. L'amour envers une mère est le premier sentiment qui vient éclore dans un cœur et c'est celui qui en disparaît le dernier. Aussi notre piété se plaît-elle, chaque jour de l'année, à prier la meilleure des mères ; mais peut-être ne le faisons-nous jamais avec autant de confiance qu'au cours du mois de mai.

Autant que possible, vous assisterez tous les soirs à son office, vous viendrez déposer sur son autel les parfums de vos cœurs, la bénir, la chanter. Ce sera pour vous une joie, en assistant à cet exercice paroissial, de lui adresser de quotidiennes louanges, quelque beau cantique ; et s'il faut y joindre un petit sacrifice, vous ne goûterez que mieux la douceur de sa filiale dévotion.

De son côté, la Sainte Vierge aimera à répandre sur vous, à profusion, les grâces dont elle est la riche trésorière. Vous trouverez auprès d'elle un appui, un refuge. Si chaque jour, à cette heure du soir qui sera la sienne, vous venez l'invoquer avec confiance, elle vous réservera les faveurs les plus signalées, les marques les plus touchantes de sa bonté.

Surtout, pour vous rendre dignes de son amour, faites en sorte que Marie retrouve en vous son image fidèle, sa vie modeste, son innocence, sa pureté. On prie, on honore volontiers la Sainte Vierge; mais quand elle se présente à nous comme modèle, nous hésitons à la suivre. Cependant ce travail d'imitation est la plus belle forme d'un culte fervent. Choisir entre les vertus qui ornent son âme celle qui manque à la nôtre, travailler à l'acquérir par un effort persévérant qu'elle bénit, n'est-ce pas éminemment l'honorer ? Cette image d'elle-même plus fidèle éveillera de sa part pour nous une vive affection, l'affection incomparable de la mère qui voit ses traits dans ceux de son enfant, dans sa conscience, dans la gravité de son regard, dans son exquise réserve. En imitant la Sainte Vierge, notre

âme exhalera les meilleurs parfums de charité, d'humilité, de pureté.

Et parce que

L'air qu'elle a respiré garde le goût du ciel,

elle le répand. Dans le calme d'une vie modeste et pure, celle qui a pris Marie pour modèle exerce autour d'elle une influence beaucoup plus étendue qu'on ne se l'imagine. Combien devront aux exemples d'une jeune fille vertueuse leur retour vers le bien ! Et quel encouragement à vous montrer les imitatrices zélées de la T. S. Vierge !

* *

Il n'est pas de plus beau mois que celui que nous commençons ; qu'il soit donc bien sanctifié. A ce moment où les fleurs du printemps éclosent, mêlons nos voix à celles de la nature pour exalter la Reine des cieux. A passer ce mois béni auprès de l'autel de Marie, le chapelet entre nos mains, nous trouverons une vraie jouissance.

Oui, ô Marie, lui direz-vous, ô bonne mère dont la splendeur incomparable fait l'admiration des anges, non seulement nous voulons vous offrir ce que la nature offre de plus gracieux à chaque printemps ; nous voulons surtout vous offrir dans l'éclat radieux de nos jeunes années notre prière et notre amour, afin de mériter un jour, quand la mort aura flétri notre front de son souffle glacé, d'être cueillies par vos mains comme des fleurs dignes des parterres éternels.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE « PATER »

VIII

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie

LE PAIN QUOTIDIEN

Tout père, s'il exige de ses fils, comme de juste, la soumission et l'obéissance auxquelles il a droit, doit aussi subvenir à leur entretien, afin qu'ils puissent lui rendre commodément ce respect et cette obéissance. Ceci est vrai surtout lorsque ce père est par lui-même très opulent et que ses enfants n'ont absolument rien. Or, où trouver un Père plus riche que celui du ciel et des enfants plus pauvres que chacun de nous laissé à lui-même? Voilà pourquoi, voulant nous donner pleine assurance que Dieu ne manquera pas de nous fournir tout ce dont nous avons besoin, le Christ, aussitôt après les trois premières demandes de l'Oraison dominicale, nous invite à solliciter notre nourriture ; non pas pour que Dieu soit porté davantage à nous l'accorder, mais pour que nous comprenions que de lui seul, en définitive, nous recevons toutes choses.

Les aliments dont nous avons besoin sont de deux sortes : les uns sont *corporels*, les autres *spirituels*. De même que le père de la terre doit procurer à ses enfants, le plus qu'il peut, la nourriture, le vêtement, le logement et tout ce qui est requis pour le corps aussi bien que pour la vie morale de l'âme ; de même, et mieux encore, notre Père du ciel doit le faire pour chacun de nous.

Et c'est là précisément ce qui est exprimé par ces paroles : « *Panem quotidianum...* » Quelques-uns les ont entendues comme signifiant la nourriture spirituelle, et cela d'autant plus que ce pain qu'un évangéliste appelle « quotidien », un autre l'appelle « supersubstantiel ». D'autres, au contraire, y ont vu la désignation des aliments corporels, se fondant, pour penser ainsi, sur l'expression « *quotidianum* » employée par S. Mathieu, au lieu de « supersubstantiel ». D'autres enfin les prennent dans les deux sens à la fois ; car, disent-ils, ce mot, dans l'original ou le grec, peut s'entendre aussi bien du pain matériel que du pain spirituel. C'est à la manière de voir de ces derniers, comme à la plus sûre, qu'il faut nous en tenir, soit parce qu'un père vraiment dévoué doit fournir ces deux sortes d'aliments à son fils ; soit aussi parce que ce dernier doit vouloir se les procurer tous les deux ; soit enfin parce que toutes les paroles de l'Oraison dominicale s'adaptent également à ces deux sortes de nourriture. Demandez à Dieu l'abondance de ses lumières pour bien entendre toutes les paroles de cette prière, et quand vous demanderez à Dieu le pain quotidien, ne ressemblez pas aux brutes qui, sans intelligence aucune, se préoccupent de leur nourriture.

I

Prenons d'abord ces paroles « pain quotidien », dans leur sens le plus noble, comme signifiant les aliments spirituels dont nous avons besoin. Ces derniers sont désignés par le mot de *pain*, en premier lieu, parce que le principal d'entre eux est l'aliment eucharistique, auquel, plus qu'à tout autre, convient le nom d'aliment spirituel : « *Hic est panis qui de cœlo descendit.* » (Jo., VI, 59). En outre, sous ce nom sont compris tous les aliments spirituels semblables, par exemple la parole divine, les douceurs et consolations qui accompagnent la prière, les lumières intérieures, les larmes, et par-dessus tout ces secours divers, les grâces actuelles qui nous rendent aptes à exécuter avec facilité la volonté de Dieu sur nous et à nous reposer en elle. Si nous les demandons sous le nom de pain, ce n'est pas qu'ils ne soient pleins de suavité, de délices pour nous, mais bien parce que nous ne devons pas les demander comme des délices, mais comme propres à fortifier la vertu dans nos cœurs : « *Panis cor hominis confirmet.* » (Ps. CIII, 15). Voilà comment, par ce mot, le Seigneur écarte, dès le début, le désir immodéré de quelques-uns, de nourrir leur âme seulement avec des jouissances. Qu'il leur suffise de recevoir du pain.

Après le mot « *panem* », c'est « *nostrum* » qui suit, et cela, afin que nous ne convoitions pas — comme feraient des rapaces — le pain des autres, et que nous nous contentions de celui qui nous est propre, c'est-à-dire qui convient à notre condition. Quand, par aventure, vous désirez dans le voisin, avec des yeux peu bienveillants pour lui, ces communions quotidiennes que son père spirituel lui accorde et qu'il vous refuse ; quand vous portez envie aux grâces d'oraison supérieure, aux révélations, aux lumières, aux extases, aux envols que vous remarquez en lui et que Dieu vous refuse, soit parce

que vous ne les méritez pas, soit parce que votre état ne les réclame point, vous ne voulez plus seulement votre pain, mais celui des autres. Soyez donc contents de celui que Dieu vous doit et ne vous plaignez jamais quand vous le verrez donner aux autres la fine fleur de froment et à vous le pain de son.

« Quotidien », cela veut dire qu'on peut prendre chaque jour, et non pas qu'il faut prendre ainsi. Tel est l'aliment eucharistique. Il est appelé aussi « supersubstantiel » parce qu'il est destiné à sustenter dans l'homme ce qu'il y a de principal en lui : son âme.

Nous disons en quatrième lieu : « Donnez-nous », afin de marquer la grande confiance avec laquelle nous demandons ces aliments. Ils ne se prêtent pas, mais se donnent, surtout quand il s'agit d'un père.

De ce qu'on vient de dire il résulte que nous ne devons pas vivre en paresseux. Si un père riche nourrit volontiers ses enfants qui d'eux-mêmes n'ont rien, il ne le fait plus quand il les voit vivre dans l'oisiveté. Vous paraîtrait-il juste que Dieu vous nourrisse chaque jour avec l'aliment eucharistique, qu'il vous prodigue les joies spirituelles, les affections, les lumières, les larmes, avec abondance d'autres secours plus qu'ordinaires, alors que de votre côté vous ne feriez rien pour lui et ne lui rendriez aucun service ? Ce sont vraiment choses trop discordantes : demander sa nourriture alors qu'on vit en paresseux : « *Si quis non vult operari, nec manducet.* » (II Thess., III, 10).

Finalement nous disons : « aujourd'hui », pour refouler cet excès qui nous remplit de sollicitude pour l'avenir. Très souvent on perd courage et on apporte moins d'application à la vie spirituelle, par crainte que ces secours qui, au début, la rendaient pleine de suavité, ne viennent à manquer. Ne faites pas ainsi. Pensez seulement au jour présent. Demain vous penserez à demain. Mais qui saura vous dire que demain vous serez encore en vie ? « *Nolite solliciti esse in crastinum.* » (Math., VI, 34).

II

Remarquez comment ces paroles : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien », peuvent s'entendre aussi bien des aliments ordonnés à sustenter le corps. Ils sont à bon droit exprimés par le mot « pain », parce que si la recherche de la volupté doit être exclue quand il s'agit de nourrir l'esprit, combien plus quand il s'agit de nourrir notre corps, puisque dans quelques jours notre chair sera la pâture des vers ! Le mot « pain » ne signifie pas seulement, à la vérité, uniquement le pain, mais bien tout ce qui sert de nourriture : « *Vocate eum ut comedat panem* » (Ex., I, 20), ou mieux encore, tout ce qui, de quelque manière que ce soit, sert à entretenir notre existence : « *Qui aufert in sudore panem, quasi qui occidit proximum suum.* » (Eccl., XXXIV, 26). Mais tout cela nous le demandons sous le nom de pain, pour nous faire ressouvenir que, de même que nous n'avons pas l'habitude d'abuser du pain, en en prenant plus qu'il ne faut, — car il est très rare qu'on mange du pain par pur plaisir ou gourmandise, — ainsi devons-nous faire de tous les aliments et biens matériels de la terre que nous demandons à Dieu : n'en user jamais avec intempérance : « *Utere quasi homo frugis his quæ apponuntur.* » (Eccl., XXXI, 19).

Ces aliments matériels sont en second lieu, et à bon droit, dits « *notre* pain quotidien », parce que nous devons nous contenter de demander seulement les nôtres, ceux qui nous suffisent. Ils sont en vérité trop nombreux, ceux qui dans le monde aspirent après le pain des autres. Or, si cela ne doit pas se faire quand il s'agit du pain spirituel, combien moins le peut-on quand il s'agit du pain matériel toujours si limité, si restreint !

Ces aliments sont dits aussi « notre pain *quotidien* », pour qu'il soit bien entendu que nul ne doit faire comme ces riches insatiables qui, à la vérité, ne volent pas, mais cependant entassent tant de biens qu'ils suffiraient à l'entretien de plusieurs familles, lesquelles n'ont pas de quoi se nourrir. Faire ainsi, ce n'est pas rechercher son pain quotidien, c'est vouloir se faire des rentes.

Si de plus vous voulez savoir pourquoi ce pain est appelé non seulement quotidien mais encore *supersubstantiel,* c'est pour vous apprendre le but pour lequel vous devez le demander au Père céleste. Ce n'est pas seulement pour conserver votre corps, qui est la moindre partie de l'homme, mais aussi afin que le corps, étant conservé et fortifié par lui, se prête et serve l'âme, qui est la partie supérieure de notre personnalité.

Si vraiment nous faisons cette demande dans une telle intention, nous pouvons avoir confiance. Craignez-vous donc que Dieu refuse les aliments indispensables à vous qui êtes ses fils, alors qu'il les accorde aux animaux privés de raison ? « *Dat jumentis escam ipsorum et pullis corvorum invocantibus eum.* » (Ps. CXLV, 3). Ah ! quelle peine vous lui faites quand, par manque de confiance en lui, vous recherchez ce pain par des voies iniques, des moyens inavouables ! Il suffit que vous vous conduisiez de façon à le mériter. Nombreux sont les moyens par lesquels Dieu peut vous pourvoir de ce pain qui vous est nécessaire.

Ces aliments matériels, nous les demandons pour un jour. C'est en premier lieu parce qu'on suppose que vous connaissez votre devoir de recourir à Dieu chaque jour, comme c'est la pratique des enfants bien élevés qui se gardent bien d'aller par la maison prendre eux-mêmes le pain dans l'office, dans le garde-manger ou buffet, mais qui le demandent à leur père. C'est ensuite afin que vous le demandiez sans inquiétude pour le jour suivant. Si les enfants demandaient à leur père leur pain un jour pour l'autre ou pour le lendemain, ils montreraient par là n'avoir pas confiance de trouver en lui le même bon père chaque jour, chaque fois qu'ils auraient besoin d'y recourir. La manne se donnait chaque jour aux Hébreux et pendant quarante ans elle ne leur manqua pas un seul jour.

Considérez comment cette prière peut être une pierre d'achoppement pour deux catégories d'hommes : les riches et les pauvres.

Si vous êtes riches, vous pouvez croire qu'elle est inutile pour vous et que vous n'avez pas à la répéter tous les jours, puisque vous avez ce qu'il vous faut, que vous êtes abondamment pourvus de toutes choses, non seulement pour un jour, mais encore pour de longues années : « *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos.* » (Luc, XII, 19). Tes greniers sont pleins, combles tes caves ; quel besoin as-tu donc de prier Dieu tous les jours comme les pauvres ? Mais ne voyez-vous pas votre erreur ? Si vous possédez beaucoup, vous pouvez perdre beaucoup aussi et cela en un instant. Par conséquent, chaque jour vous devez prier Dieu de le conserver, au moins dans la mesure nécessaire à votre existence, à votre entretien convenable et honnête. Et pour le faire, point n'est besoin de modifier en quoi que ce soit la formule susdite ; il ne s'ensuit pas du tout qu'à cause de votre richesse vous deviez dire : « Conservez-moi », et non pas : « Donnez-moi », parce que Dieu vous donne tout ce qu'il vous conserve et que vous ne perdez pas. Faites donc comme vous voudrez ; vous aussi vous avez le devoir de vous présenter devant Dieu chaque jour, pour lui dire, comme le dernier des pauvres et des misérables, qu'il vous donne le pain qui doit vous sustenter.

Si vous êtes pauvres, l'Oraison dominicale peut vous offrir le même danger, quoique pour une raison contraire. Etant pauvres, vous pourriez vous persuader que vous n'avez pas à travailler pour gagner votre pain de chaque jour, puisqu'il suffit que vous le demandiez au Père du ciel pour qu'il vous l'accorde et que vous l'obtiendrez certainement en le demandant. Mais ne voyez-vous pas la puérilité de ce raisonnement ? Aucun père, en donnant le vivre à ses enfants, ne prétend les engager à l'oisiveté, mais bien au contraire il veut les en détourner en leur procurant des forces et de la vigueur pour bien travailler.

Et ne dites pas : « Si je travaille pour gagner mon pain de tous les jours, à quoi bon le demander au Père céleste ? » Car si vous ne le demandiez pas, votre travail pour l'obtenir serait inutile. Dieu pourrait faire tomber sur vos travaux la grêle, la pluie, les tempêtes qui ruineraient vos efforts, de façon que vous pourriez bien vous fatiguer, mais sans rien gagner. Lors donc que vous dites à Dieu : « Donnez-nous notre pain quotidien », que vous ayez en vue le pain de l'esprit ou celui du corps, vous ne devez jamais demander à Dieu d'être exempté de la grande loi générale qui nous oblige à gagner notre pain à la sueur de notre front : « *In sudore vultus tui vesceris pane tuo.* » (Gen., III, 29). Mais vous avez à demander à Dieu de rendre fructueuses vos sueurs, afin qu'elles vous donnent de quoi vivre ; car il ne sert de rien de planter l'arbre, si Dieu ne le vivifie intérieurement : « *Neque qui plantat est aliquid, neque qui rigat, sed qui incrementum dat Deus.* » (I Cor., III, 7).

Par où vous voyez que, pauvre ou riche, vous devez également dire à Dieu : « Donnez-nous notre pain quotidien », paroles en vertu desquelles vous obtenez les aliments qui vous sont nécessaires.

LE « SALVE, REGINA »

I

Salve, Regina

LA ROYAUTÉ DE LA SAINTE VIERGE

Mes frères,

Il n'y a peut-être pas, en France, du moins, de dévotion plus populaire et plus répandue que celle du Mois de Marie.

La raison de cette faveur est très simple : c'est qu'il n'y a pas de dévotion qui soit plus douce et qui évoque dans notre âme de meilleurs souvenirs et de plus pures joies.

Je me propose de vous expliquer dans les instructions de ce mois, une prière que l'Eglise adresse souvent à la Sainte Vierge, une prière qui résume les titres principaux de notre Mère du ciel à la dévotion de ses enfants de la terre, qui indique en même temps nos besoins et la grâce suprême que nous ne devons pas nous lasser de demander : c'est la douce et touchante prière du *Salve, Regina.*

Le premier titre de la Sainte Vierge, je ne dis pas le plus doux, mais le premier et le plus glorieux, c'est celui de « Reine. » C'est lui qui vient tout d'abord sur les lèvres, quand la pensée se reporte vers Marie. Ce sont aussi les paroles par lesquelles s'ouvre notre antienne. Nous nous y arrêterons donc aujourd'hui.

Quelle est la *nature* de la royauté de la Sainte Vierge ; — *sur qui* s'étend cette douce et bienveillante royauté, telles sont, m. f., les deux questions qui diviseront ce premier entretien.

I. — *Ce qu'est la royauté de la T. S. Vierge*

Quand nous transportons aux réalités de l'autre vie nos misérables expressions de ce monde, nous sommes tout d'abord frappés de ce qu'elles ont ici-bas d'incomplet et du sens plein qu'elles prennent tout à coup.

Je viens de parler de royauté : qui donc est roi, excepté Dieu ?

Un roi, le mot l'indique, c'est un être qui gouverne, qui dirige et qui conduit ; un être dont l'action s'étend partout, à qui rien n'échappe. Dès lors, encore une fois, qui donc est roi, excepté Dieu ? Dieu est toujours présent à tout ce qui existe, puisque rien n'existe que par lui et que tout est, pour ainsi dire, dans sa main ; Dieu soutient les mondes et les pousse dans leur voyage sans fin comme une flottille de feu ; Dieu ouvre quand il lui plaît les cœurs les plus obstinément fermés ; Dieu travaille en secret au plus intime des intelligences pour les aider à concevoir la vérité, au plus intime des calices entr'ouverts pour y faire germer leurs fruits. N'en est-ce pas assez pour fonder la plus indiscutable royauté ?

A côté de lui, que sont en vérité les rois et les puissants de ce monde ? Vous connaissez leur incurable faiblesse. Comme ce Barbare, ils peuvent faire fouetter les vagues de la mer qui refusent d'obéir ;

ils ne peuvent pas les empêcher de monter pour effacer sur le sable la trace de leurs pas...

Voilà pourquoi, m. f., Dieu se fait appeler dans l'Ecriture : « le Roi des Rois » et « le Maître de ceux qui commandent. »

Et dans cette royauté superbe, absolue, Dieu ne peut avoir ni concurrent ni associé. Il a eu soin de marquer, au contraire, que cette gloire de la domination sur le monde, il ne la donnerait à personne, pas plus qu'il ne peut partager avec qui que ce soit la dignité auguste de Créateur, qui en est la source.

Et cependant, quand Jésus, le Verbe Incarné, est venu en ce monde, ce titre de roi qui appartient essentiellement à son Père, il l'a accepté et même, un jour, il l'a revendiqué pour lui-même.

L'ardente Galilée, après avoir voulu le lui imposer longtemps, est descendue à Jérusalem pour y faire éclater ses acclamations triomphales. Jésus s'y est prêté et il est entré dans la ville comme un triomphateur. Quelques jours après, à l'heure du procès, presqu'à l'heure de la mort, Jésus répondit à la question de Pilate : « Es-tu le Roi des Juifs ? » par cette parole catégorique : « Tu l'as dit, je suis Roi. »

De quel royaume s'agit-il donc ? Du royaume imprescriptible de Dieu, que le Fils pouvait revendiquer puisque c'est celui de la sainte et indivisible Trinité ? — Non, m. f., il s'agit d'un royaume, je ne dirai pas plus humble, mais plus sacré et plus doux ; il s'agit, non pas du royaume créé par la toute-puissance infinie de Dieu, mais du royaume conquis par les humiliations, par le sang et par les larmes du Christ ; il s'agit, non pas du royaume visible dont notre terre n'est qu'une province perdue, mais de ce royaume invisible qui n'est pas de ce monde, comme le disait le Christ, puisqu'il se compose de toutes les âmes rachetées et que, s'il peut bien commencer ici-bas, c'est là-haut seulement qu'il s'achève et se consomme.

Voilà le royaume particulier du Christ, celui qui est à lui et à lui seul, parce que le Père le lui a donné comme prix de sa mort et de son sang. Or, tandis que, sa royauté essentielle, Dieu ne peut la communiquer à personne, son royaume à lui, le Christ Jésus peut y associer ceux qu'il aime. Puisque c'est un royaume qui ne vient pas de la toute-puissance, mais de l'amour, puisqu'il a été acheté par des humiliations et des souffrances, pourquoi toutes les faiblesses ne pourraient-elles pas y monter ?

Et j'arrive par là à ce que j'ai appelé au commencement : « la royauté de la Sainte Vierge. »

Car si le Christ peut associer une créature à sa douce et invisible royauté, dites-moi, pouvons-nous hésiter un instant, et n'est-il pas certain qu'il y a d'abord associé sa Mère, la Bienheureuse Vierge Marie ?

La Bienheureuse Vierge Marie !... Bienheureuse, est-ce que Marie l'a été vraiment ici-bas ?

Bienheureuse ? Elle qui n'a même pas pu préparer dans l'espérance le berceau où naîtrait son Fils ! Bienheureuse ? Elle qui a été obligée de fuir en Egypte et qui n'a pas connu cette première joie des mères : rêver en paix sur le sommeil de leur enfant et deviner l'avenir de celui-ci en écoutant chanter leur cœur ! Bienheureuse ? Elle qui a vécu pauvre, et a mangé pendant trente ans, avec Jésus, ce pain mêlé de sueur qui est le dernier salaire de l'ouvrier ! Bienheureuse ? Elle qui a vu mourir son Fils sur une croix ! Bienheureuse ? Elle qui a survécu à son Fils et qui, le soir de la Passion, est redescendue à Jérusalem pour y verser longtemps ces larmes des mères désolées pour lesquelles l'Ecriture dit qu'il n'y a pas de remède, les larmes des mères qui n'ont plus d'enfants !

Non, non, Marie a eu ici-bas le même sort que son Fils : elle n'a pas été heureuse, elle a souffert et elle a pleuré. Et puisque le royaume de son Fils est le prix, justement, de la douleur et des larmes, c'est une dette de justice que le Christ acquitte en vérité quand il fait asseoir sa Mère à sa droite et qu'au ciel il couronne de gloire celle qui a été, comme lui, couronnée d'épines.

C'est une dette de justice ; mais c'est encore, mais c'est surtout une dette d'amour. Car enfin, m. f., quel est-il donc, même parmi nous, le fils digne de ce nom qui consentirait à séparer sa destinée de celle de sa mère ? S'il travaille, c'est pour sa mère ; s'il veut se faire un nom, c'est pour rendre plus glorieux celui de sa mère, ne pouvant le rendre plus doux ni plus aimé. S'il est heureux de son bonheur et de sa fortune, c'est que sa mère est là pour les partager. Voilà le cœur de l'homme, n'est-il pas vrai ? Il faut le dire sans crainte, voilà aussi le cœur de Dieu : il ne se peut pas que le cœur de Dieu soit moins délicat que le nôtre ; il ne se peut pas non plus, par conséquent, que Jésus soit entré dans la gloire de son royaume et de son paradis sans avoir eu la suprême ambition d'y introduire sa Mère après lui.

Aussi la tradition de l'Eglise est-elle unanime sur ce point. Elle n'a cessé d'affirmer la royauté bienheureuse de la Mère de Jésus. Après les triomphes de l'Ascension, elle chante ceux de l'Assomption et du Couronnement de la Sainte Vierge. Elle applique à Marie la vision prophétique du psalmiste : « Une reine se tient à votre droite, dans un vêtement d'or et de pourpre. » Et si elle salue le Christ comme le Dieu fort, le Roi immortel et tout-puissant, elle donne aussi à la Sainte Vierge le titre de Reine du ciel comme celui de Mère de Dieu : *Salve, Regina !*

II. — *L'étendue de cette royauté*

Nous venons de voir, m. f., quelle est la nature de la royauté de la Sainte Vierge : c'est une participation au royaume conquis par son divin Fils, N.-S. Jésus-Christ. Nous avons par là déjà répondu à la seconde question de cet entretien : sur qui s'étend cette douce et bienveillante royauté ?

Il est évident, en effet, que cette royauté s'étend aussi loin que le royaume même du Christ. Elle ne connaîtra pas d'autres frontières que les siennes ; partout où le nom du Christ sera proclamé, celui de Marie le sera également ; il y aura entre eux une alliance indissoluble, et dans toutes les âmes rachetées par le sang du Christ, conquises par son amour,